

cation réitérée ne le tue pas, ni l'humidité, ni la putréfaction, ni la chaleur sèche à 70° et même à 100°.

Il faut pour le détruire, la chaleur humide à 100° pendant deux minutes, ou l'action prolongée d'une solution caustique d'acide phénique. Il vit donc des mois là où il est déposé, ne perd que lentement sa virulence, et, même mort, provoque encore des lésions de tuberculose localisée. Or, ce bacille si redoutable fourmille par milliards dans les crachats des tuberculeux. C'est assez dire le péril d'un séjour prolongé dans une salle d'hôpital, où la désinfection rigoureuse des crachoirs n'est pas assurée et où les malades souillent les murs et le parquet.

C'est le cas de nos salles d'hôpitaux. Le tuberculeux étant donc un danger pour un camarade de salle, il doit être éloigné et soigné à part.

Que faut-il donc lui donner pour le guérir? Il faut lui donner des forces nouvelles et relever son organisme. Et comment? Par une aération continue et réglée de jour et de nuit; par une alimentation vigoureuse; par le repos prolongé et le sommeil. Or, rien de cela n'est possible dans la salle commune. L'aération est empêchée par le pneumonique ou le rhumatisant, dont la maladie exige que la fenêtre soit close. L'alimentation est rendue difficile par le défaut d'aération et le manque d'appétit qui en est le résultat.

Quant au repos et au sommeil, il est troublé par le malade endolori ou délirant. En conséquence, dans l'intérêt général, dans l'intérêt particulier du tuberculeux lui-même, le sanatorium est une nécessité, une nécessité absolue.

Mais pour atteindre ce but il faut des fonds, et pour obtenir des fonds il faut vulgariser l'idée de la curabilité de la tuberculose qui est restée jusqu'ici trop cantonnée dans un cercle trop étroit du monde médical. Si la charité privée est toute prête à venir en aide aux malheureux malades, il est nécessaire que sa religion soit bien éclairée et qu'elle soit convaincue de faire œuvre utile et bonne.

Ne pensez-vous pas qu'à la voix de médecins se groupant et se levant pour dire, aux riches, aux philanthropes, à tout homme bien pensant: " Nos tuberculeux peuvent maintenant guérir, mais ils périssent tous parce qu'on nous donne pas de quoi les soigner! " pensez-vous que le peuple ne répondrait pas immédiatement et ne trouverait pas dans son cœur et dans son épargne de quoi satisfaire nos vœux, par un élan spontané de pitié?

Nous aurions, en adressant à la population cet appel collectif, un rôle très honorable et très beau, car nous montrerions à tous que nous avons su garder intactes les traditions du passé et qu'au milieu du scepticisme qui nous environne de toute part nous nous sommes souvenu qu'avant d'être une profession, la médecine était un sacerdoce.

Dans la lutte engagée contre la tuberculose, notre plus cruelle ennemie, ne ménageons donc, ni nos peines ni notre temps, et pour guérir nos malades mettons à leur service notre science, notre activité, notre énergie, notre conviction et notre persévérance.

Il faut absolument forcer le public à s'intéresser à cette question, et il est d'une importance non moins absolue qu'on lui fasse bien